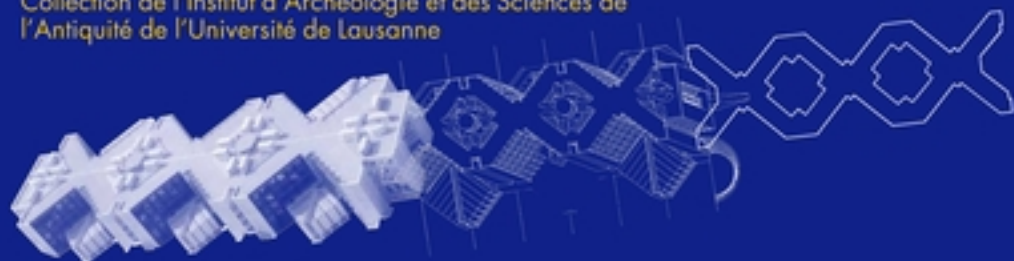


ECHO echo ἠχώ

Collection de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de
l'Antiquité de l'Université de Lausanne



Annette Rosenfeld-Löffler

La poétique d'Empédocle

Cosmologie et métaphore

Peter Lang



ECHO echo ἠχώ

Collection de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de
l'Antiquité de l'Université de Lausanne



Annette Rosenfeld-Löffler

La poétique d'Empédocle

Cosmologie et métaphore

Peter Lang



INTRODUCTION

Empédocle est connu comme l'auteur d'une théorie qui voit à l'origine de l'ensemble de la vie cosmique six différentes notions : quatre espèces élémentaires – eau, air, terre et feu – et deux forces complémentaires – Amour et Haine – qui les mettent en mouvement¹. C'est ainsi que, lorsque Amour prédomine, différentes particules se réunissent pour donner forme à une créature. Lorsqu'en revanche c'est Haine qui l'emporte, la créature se défait, et chaque élément rejoint ceux de sa propre espèce : l'eau rejoint l'eau, la terre retourne à la terre, etc. Puisque les deux puissances cosmiques sont de force égale, la matière est maintenue en un mouvement perpétuel qui anime la vie cosmique dans toute sa diversité et son évolution.

Cette théorie, une parmi les autres qui sont proposées à l'époque et dans le contexte culturel d'Empédocle, est exposée en vers hexamétriques, un mode d'expression qui, à première vue, peut paraître troublant. C'est peut-être la raison pour laquelle cette théorie a attiré l'attention d'Aristote, un siècle seulement après sa composition en vers : dans un passage du début de la *Poétique*, le Stagiritte oppose Empédocle à Homère et précise que, malgré la forme hexamétrique de son œuvre, le premier est à considérer non pas comme un poète, mais comme un naturaliste (Arist. *Po.* 1447b.17 *sq.*) :

Οὐδὲν δὲ κοινόν ἐστιν Ὅμηρῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον· διὸ τὸ μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιητὴν.

1. Suivant BOLLACK (1969b), «Amour»/«Haine», écrits avec une majuscule, font référence aux deux concepts de la doctrine d'Empédocle (Φιλότης/Νεῖκος). Je les écris avec une minuscule («amour»/«haine») lorsqu'il s'agit de désigner les deux concepts en dehors de leur signification spécifiquement liée à la doctrine d'Empédocle. En ce qui concerne la traduction de ses vers, les pronoms personnels avec une majuscule se réfèrent, toujours conformément à BOLLACK (1969b), aux éléments. Je tiens encore à préciser que le terme «élémentaire» sera toujours employé au sens premier de «relatif aux éléments».

« Et pourtant il n'y a rien de commun à Homère et à Empédocle sinon le mètre, si bien qu'il est légitime d'appeler l'un poète et l'autre naturaliste plutôt que poète. »

Quand Aristote parle de l'usage des métaphores, il insiste plus explicitement encore sur le fait que l'expression poétique de l'œuvre d'Empédocle ne convient pas bien à son contenu (Arist. *Meté.* 2.3.357a) :

Ὅμοίως δὲ γὰρ γελοῖον ἂν εἴ τις εἰπὼν ἰδρῶτα τῆς γῆς εἶναι τὴν θάλατταν οἶεται τι σαφὲς εἰρηκέναι, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς· πρὸς ποιήσιν μὲν γὰρ οὕτως εἰπὼν ἴσως εἰρηκεν ἱκανῶς (ἢ γὰρ μεταφορὰ ποιητικόν), πρὸς δὲ τὸ γνῶναι τὴν φύσιν οὐχ ἱκανῶς.

« Il est ridicule également de penser qu'en disant de la mer, comme le fait Empédocle, qu'elle est la sueur de la terre, on exprime quelque chose de clair. Une telle formule est peut-être valable en poésie (la métaphore a un caractère poétique), mais elle ne suffit pas pour pénétrer le secret de la nature. »

Par la suite, les critiques modernes semblent s'être inspirés du jugement d'Aristote². Depuis l'édition des fragments des présocratiques par Hermann Diels et Walther Kranz, l'œuvre d'Empédocle est considérée comme faisant partie de l'histoire de la philosophie, tout en étant en même temps écartée de l'histoire de la littérature³. La majorité des études consacrées à ses vers traitent de la doctrine sans tenir compte de l'expression poétique de l'œuvre ainsi que des circonstances de communication qui y sont attachées. La discussion scientifique porte en effet essentiellement sur un nombre limité de problèmes. Elle examine notamment la question de savoir si l'ensemble des fragments restants provient d'un seul poème ou de deux œuvres distinctes. Deux titres sont en effet, selon les anciennes sources, attestés – un *Poème sur la nature* et des *Purifications*. Or, comme les titres en général et ces deux intitulés en particulier

2. Pour l'histoire du jugement négatif à l'égard de la forme poétique des œuvres présocratiques, cf. WÖHRLE 1993b, 167 *sq.* ; HAVELOCK 1996, 15–22 ; MOST (1999). L'étude de VAN GRONINGEN (1971) est quant à elle bien représentative de ce courant. Dans son article consacré à Empédocle poète, l'auteur soulève en effet le grand nombre de répétitions, d'énoncés métaphoriques et d'effets phoniques, des particularités discursives qui semblent toutes augmenter l'expressivité du texte. Malgré son jugement positif, l'auteur ressent une opposition entre cette diction et l'enjeu didactique de l'œuvre : « L'emploi de celles-ci (des métaphores) est d'autant plus remarquable que le genre didactique recherche en principe, dirait-on, la précision matérielle et évite les circonlocutions et les suggestions indirectes ; les faits de la réalité lui importent davantage que leur présentation. Mais (!) le texte d'Empédocle abonde en métaphores. » (VAN GRONINGEN 1971, 182).

3. Cette tendance, qui détermine, en plus de celle d'Empédocle, sans doute également la réception des œuvres de tous les autres « philosophes présocratiques », se reflète par exemple dans deux volumes parus en 1997 dans la même collection PUF : ceux consacrés à l'histoire de la littérature (SAÏD/TRÉDÉ/LE BOULLUEC 1997) et de la philosophie grecques (CANTO-SPERBER 1997).

ont dans l'Antiquité un statut très fragile, il est possible de défendre l'hypothèse selon laquelle *Περὶ Φύσεως* et *Καθαρμοί* désigneraient une seule et même œuvre. Le débat reste cependant ouvert et suscite différentes reconstructions du déroulement, tantôt d'un seul, tantôt de deux récits « originaux »⁴. Un autre point sur lequel portent les études des fragments d'Empédocle concerne l'aspect cosmogonique de la doctrine. On s'interroge ainsi sur le nombre de cycles cosmogoniques qui précèdent l'état cosmique du moment, et sur son évolution future. La discussion porte également encore sur l'identité des « démons », figures traditionnelles semi-divines, dont le statut dans la doctrine d'Empédocle paraît difficile à définir.

Aucun de ces trois problèmes n'a jusqu'à présent trouvé de solution définitive. La publication du *Papyrus de Strasbourg* ne semble pas non plus apporter les réponses espérées⁵. Cette aporie pourrait pourtant s'expliquer à mon avis par le fait que la diction spécifique, poétique, significative à plusieurs égards, de l'œuvre n'est pas suffisamment prise en considération. Et quand elle l'est – les publications sur ce sujet existent en effet –, on a étrangement tendance à la tenir à l'écart de la discussion⁶.

4. Je mets entre guillemets la notion d'original puisque à mon avis le concept est inadapté à l'époque et à l'œuvre du poète d'Agrigente. Cette opinion est justifiée à la fin de mon étude, *infra*, chap. VI, 3.

5. Cf. à ce sujet le commentaire d'OSBORNE (2000, 331, 334 et 353 *sq.*). Rappelons que ce papyrus, trouvé à Panopolis en Egypte, fournit une version du texte d'Empédocle datée de la fin du 1^{er} siècle de notre ère.

6. L'aspect significatif de la diction des œuvres présocratiques est soulevé par VON FRITZ (1938, 11) qui remarque : « *Denn wo das Neue der Erkenntnis so übermächtig wird, dass es sich einen neuen sprachlichen Ausdruck schaffen muss oder dass die alten Worte unter seiner Berührung neues Leben und neuen Inhalt bekommen, da kann man sicher sein, etwas von dem Eigensten, Ursprünglichsten der Philosophie zu fassen, die aus dieser Erkenntnis erwachsen ist oder der diese Erkenntnis angehört. Hier kann die sprachliche Betrachtung unter Umständen geradezu verhelfen, sich des Standpunktes zu bemächtigen, von dem aus einer bestimmten Philosophie die Gegenstände, mit denen sie sich beschäftigt, perspektivisch zugeordnet sind.* » En 1967, HERSHBELL avance quant à lui l'hypothèse d'une poésie d'Empédocle qui serait orale et dont la diction révélerait précisément l'appartenance à une culture orale. Son idée n'a toutefois pas eu beaucoup d'écho. De nombreuses autres remarques plus ponctuelles se trouvent dans le commentaire de BOLLACK (1969b), ainsi que dans une série de publications consacrées à des traits discursifs particuliers, comme l'article de DE RUBEIS (1991) sur les répétitions, ou bien celui de BREMER (1980) sur les métaphores dans le corpus d'Empédocle. Le problème est également encore explicitement soulevé par MOST (1999) et par WRIGHT (1998). Pour MOST, (1999, 350) l'expression poétique permet à Empédocle de s'attribuer une autorité divine, alors que WRIGHT (1998, 5 *sq.*) insiste sur l'efficacité de l'expression poétique au niveau de la diffusion de l'œuvre.

Or, l'expression dactylique à elle seule rattache l'œuvre d'Empédocle à une tradition de poésie d'occasion. Toute la production poétique grecque archaïque est en effet intimement liée à des circonstances rituelles. Celles-ci forment le contexte d'une performance orale des vers et éclairent en même temps les paroles prononcées à ces occasions⁷. Ceci semble également avoir été le cas des vers d'Empédocle, comme le suggère une excellente étude due à E. A. Havelock, un volume posthume et consacré à l'ensemble des auteurs qu'on nomme « philosophes présocratiques »⁸. Havelock commence par critiquer la notion même de « philosophes présocratiques ». Celle-ci fausse en effet selon lui notre imaginaire à deux égards : d'une part l'activité de ces savants était indissociablement liée à des préoccupations pratiques, comme la navigation, par exemple. Le terme moderne de « philosophe » fournit donc un concept anachronique et trop théorique concernant l'activité des auteurs ainsi désignés. D'autre part, la plupart de ces savants étaient en réalité non pas précurseurs, mais contemporains de Socrate. On peut donc raisonnablement supposer qu'ils ont pratiqué un mode d'enseignement similaire à celui que les sources anciennes attribuent à ce dernier : un enseignement oral⁹. C'est aussi la conclusion à laquelle est arrivé G. Cerri, qui suppose que tous les traités des « présocratiques » ont été à l'origine composés en vers dactyliques. Si, pour un certain nombre d'auteurs, nous disposons aujourd'hui de fragments en prose, ceux-ci remontent selon Cerri à des recueils de maximes qui n'étaient pas destinés à être communiqués sous cette forme. Ils auraient plutôt, d'après le savant italien, servi de support à des discours plus suivis et plus explicites, exposés dans le cadre de représentations orales¹⁰. Toutes ces hypothèses suggèrent que, conformément à leur diction hexamétrique, les

7. Cf. à ce sujet GENTILI 1995, 165 sq.; CALAME 2000a, 31 sq. En admettant que la poésie grecque archaïque était destinée à une performance orale, je n'exclus naturellement pas qu'au moment de la composition certains auteurs recouraient à l'écriture. Sur cette importante précision, cf. THOMAS 1992, 3 sq. et 88; GENTILI 1990. PAVESE (1972, 204–207) ajoute que l'intervention de l'écriture lors de la composition ne devait pas modifier l'expérience du public.

8. Je me réfère à HAVELOCK 1996, 15 sq.

9. Il est sans doute significatif que, par sa forme dialogique, l'œuvre de Platon, destinée à la lecture, mette en scène une situation de communication orale. Cf. à ce sujet HAVELOCK 1963 et 1996, 56 sq.; PAVESE 1972, 204–207.

10. Cette hypothèse est exposée par CERRI (1999) dans la préface de son édition de Parménide. OSBORNE (1997, 25) propose un même point de vue : « *My claim is that Parmenides and Empedocles are as unconsciously and naturally poets as Hesiod and Homer were, and that like the earlier poets they formulate their thought directly in the familiar language of poetry. [...] These thinkers plainly do not start with our assumption that one writes philosophy normally in prose, and that only for special effect might it be 'put into' poetry.* »

vers d'Empédocle seraient plutôt à rapprocher d'autres productions poétiques grecques de l'époque archaïque, à propos desquelles nous savons qu'une prise en considération du contexte prévu pour leur communication éclaire essentiellement leur signification¹¹.

Un autre trait discursif de l'œuvre d'Empédocle, qui appartient à la tradition poétique grecque archaïque, concerne la situation d'enseignement mise en scène. On trouve en effet dans d'autres poésies dactyliques le même cadre d'exposition de diverses connaissances. C'est notamment le cas des *Travaux* d'Hésiode et du corpus des *Théogonidées*, deux œuvres destinées à être produites oralement, dans des cadres rituels : dans les deux cas, comme dans les fragments d'Empédocle d'ailleurs, c'est en effet un *je*-énonciateur qui s'adresse à un *tu*, parfois appelé par son nom propre, l'exhorte régulièrement à être attentif, et évoque même sa propre activité comme un enseignement¹².

Une autre approche met quant à elle en évidence l'importance que représente l'aspect formel dans ce corpus. J'ai en effet constaté – et cette observation forme le noyau du présent travail – que les vers d'Empédocle sont marqués par des expressions et traits distinctifs conformes au savoir cosmologique enseigné. On trouve par exemple un grand nombre de répétitions agencées de manière concentrique. Or, d'après la théorie cosmologique, les reprises et circuits sont des structures cosmiques significatives qui reflètent des mouvements élémentaires bien déterminés. Au moment où les vers sont actualisés, le locuteur-énonciateur est ainsi amené à effectuer un acte cosmique significatif dans lequel il inclut également le public¹³.

11. L'hypothèse d'une poésie d'Empédocle destinée à la performance orale trouve un appui dans une série de traits discursifs du texte. On peut par exemple évoquer les nombreuses incitations à la participation active du public, un phénomène commenté par FINNEGAN (1988, 78–83) et par MARTIN (1989, 4 *sq.*). De plus, NÜNLIST (1998, 179) avance l'idée que les métaphores poétiques qui rapprochent la communication des vers d'un liquide qui coule – images fréquentes dans les vers d'Empédocle – seraient propres aux textes destinés à la performance orale. Finalement, il est sans doute significatif que Lucrèce, qui réactualise à beaucoup d'égards le style d'Empédocle, ne reprend pas, dans son poème destiné à la lecture, les répétitions fréquentes qu'il doit avoir trouvées dans les vers de son prédécesseur. Cf. à ce sujet SEDLEY 1998, 29. Pour une étude sur les signes d'un « style oral » dans la poésie grecque archaïque en général, cf. GENTILI 1990, 2 *sq.* ; GAGARIN 1999, 168 *sq.* L'hypothèse d'une poésie d'Empédocle destinée à la performance orale est au contraire explicitement contestée par ERREN (1990, 196) et BRISSON (1990), qui prennent la mise en scène orale de l'enseignement comme un argument en faveur d'un texte destiné à la lecture.

12. Cf. Hes. *Op.* 27, 213, 274 *sq.* etc. ; *Th.* 1235 *sq.*, 1319 *sq.* etc. A propos de l'éventail des différents contextes de communication orale de la poésie grecque ancienne, cf. CALAME 2000a, 55 *sq.*

13. Cette correspondance de circularité est soulevée par OSBORNE (1998, 32) et par MOST (1999, 357).

Ce constat se voit de plus confirmé par les énoncés à référence énonciative. Ces renvois à la situation présente évoquent en effet souvent aussi la valeur cosmologique de l'acte de la communication en cours¹⁴. On peut par exemple évoquer un passage qui montre l'apprentissage de l'élève-énonciataire «augmenter» sa pensée. Or, le même verbe «augmenter», qui dans ce contexte paraît par ailleurs plutôt étrange, fait partie du vocabulaire technique. Il décrit alors la procédure cosmique précise de l'assemblage élémentaire qui est déterminé par la force Amour. J'en déduis que ce même mouvement élémentaire doit être considéré comme sous-jacent à l'apprentissage de l'élève.

C'est la présence de ces nombreux liens significatifs entre diction et doctrine, qui deviennent manifestes au moment de et par l'acte de la communication des vers, qui m'a permis de saisir une dimension supplémentaire de l'argumentation. En effet, celle-ci éclaire d'une part les principes de la doctrine élémentaire et confirme d'autre part la parenté entre l'œuvre d'Empédocle et celle d'autres poètes grecs archaïques.

Aussi, la présente étude s'organise concrètement comme suit: j'exposerai dans le premier chapitre les réflexions qui conduisent à supposer l'existence d'un lien entre la diction de l'œuvre d'Empédocle et la doctrine enseignée. Une série d'énoncés métaphoriques permettent en effet de démontrer que ce geste discursif apte à exprimer deux argumentations en même temps se prête particulièrement bien à communiquer une évaluation cosmologique de la situation de communication. Une première étude d'énoncés métaphoriques à référence énonciative révélera alors l'acte de la communication en cours comme un événement déterminé par la force cosmique Amour. Le second chapitre, construit sur ce résultat, sera consacré quant à lui à une étude systématique du statut qui, pendant la communication des vers, est accordé à cette force cosmique Amour. Cette recherche m'amènera ensuite à déterminer d'autres gestes discursifs – tels que la structure annulaire ou l'écho phonique – qui s'inscrivent dans ce projet d'évaluation cosmologique du moment présent, de la même manière que celui présenté dans le premier chapitre. Le troisième chapitre traitera de la représentation du locuteur-énonciateur dans le texte. Le texte évalue en effet l'attitude de ce dernier d'après les critères cosmologiques, et suggère également à l'élève de le considérer comme un modèle. Ainsi le portrait du *je* décrit-il indirectement l'attitude que l'élève, d'après la doctrine cosmologique, devrait adopter lors de

14. En ce qui concerne la définition des marques énonciatives, je me réfère à CALAME 2000a, 18 *sq.*

l'apprentissage des vers. Le quatrième chapitre s'intéresse pour sa part essentiellement à un seul fragment qui est consacré à la notion de mort. Cette étude révélera un lien direct entre l'apprentissage des vers par l'élève et son statut face à la mort, et éclairera en même temps la valeur énonciative d'une série d'échos phoniques et étymologiques, qui par là s'ajoutent au catalogue des procédés discursifs aptes à commenter le statut cosmologique de l'acte de la communication des vers. Au cinquième chapitre, j'aborderai la question de la valeur cosmique de la situation présente à l'aide d'une étude des différents paramètres temporels qui entrent en jeu pendant la communication des vers. Cette approche, inspirée des réflexions de P. Ricoeur retravaillées par C. Calame, permettra de déterminer des traits discursifs particuliers – c'est-à-dire les reprises et structures annulaires – qui, du point de vue temporel, transforment l'acte de la réception des vers en un événement cosmologique significatif¹⁵. Finalement, le sixième et dernier chapitre résumera les résultats obtenus au cours des analyses précédentes. Cette récapitulation me permettra alors de déterminer ma propre position par rapport au débat scientifique actuel. J'y ajouterai encore un bref commentaire du plus long passage suivi qui complète depuis la publication du *Papyrus de Strasbourg* le corpus des fragments d'Empédocle. Ainsi cette lecture finale confirmera-t-elle les observations précédemment exposées. Elle me permettra également d'avancer une série d'hypothèses concernant la forme de l'œuvre perdue de même que les circonstances extérieures qui pourraient avoir convenu à la communication des vers d'Empédocle.

Il s'agit encore, avant de commencer véritablement l'étude des vers et de la doctrine d'Empédocle, de définir une série de concepts linguistiques employés.

Cette définition essentielle qu'il convient de faire concerne principalement deux différents aspects de l'enseignement des vers d'Empédocle. Dans le texte faisant référence à l'enseignement, lorsqu'il y a mention d'un enseignant, d'un public ou du cadre spatio-temporel de cet événement, je parle de l'enseignement tel que le texte le met en scène. À côté de cet enseignement fictionnel, existe également l'enseignement « réel » qui se produit lors d'une réception des vers d'Empédocle¹⁶. Chacune de ces deux situations de communication implique

15. Je me réfère à RICŒUR 1983, dont les réflexions ont été reprises par CALAME (2000c). Celui-ci les intègre dans son étude sur la nature du récit historique grec ancien, tout en les modifiant quelque peu.

16. En ce qui concerne le concept de fiction, je me réfère à CALAME (2000b, 43), qui avance une définition fondée sur l'étymologie du terme « fiction ». Il insiste ainsi sur le fait que, conformément à la signification première du terme, la fiction n'*imite* pas une réalité mais *construit* des

la participation d'une instance enseignante ainsi que celle d'un ou de plusieurs élèves. J'appelle *je/nous* ou «locuteur(s)» et *tu/vous* ou «allocuté(s)» les protagonistes de l'enseignement fictionnel. Au niveau de l'enseignement «réel», je parle d'«énonciateur(s)» ou de «rhapsode» d'un côté, et d'«énonciataire(s)», de «public» ou de «lecteur(s)», voire d'«auditeur(s)» de l'autre¹⁷.

Il s'agit ensuite d'être conscient du fait que les innombrables actes de la réception «réelle» des vers d'Empédocle, qui ont eu lieu depuis leur composition et qui continuent à se produire de nos jours, ne correspondent jamais à la situation de la communication telle que le texte la présente.

Diogène Laërce, de même qu'Athénée, mentionne par exemple un certain rhapsode Cléomène qui aurait chanté des vers d'Empédocle devant un public à Olympie¹⁸. Or, entre cette situation de communication des vers située vers la fin du IV^e siècle et celle que nous connaissons, en tant que lecteurs modernes, se trouvent au moins deux différences essentielles : comme nous disposons facilement aujourd'hui d'un exemplaire écrit de ces textes, nous pouvons d'une part renoncer à l'idée de la présence physique d'un énonciateur qui réciterait les vers, et d'autre part prendre connaissance du texte, non pas réunis en groupe, mais chacun pour soi, lors d'une lecture personnelle. Une troisième situation apparaît grâce au *Papyrus de Strasbourg*. Comme le papyrus servait de support à une couronne funéraire, il est probable que le texte ait été destiné à être communiqué dans le cadre d'un rite. Aussi ce papyrus montre-t-il un contexte complètement différent des deux situations précédemment mentionnées¹⁹.

Il n'y a de plus aucune raison de croire que les différences entre l'apprentissage mis en scène et l'apprentissage «réellement» vécu se réduisent et finissent même par disparaître à mesure qu'on remonte dans le temps et qu'on se rapproche de

représentations vraisemblables qui, grâce à leur cohérence interne, deviennent sources de connaissance et accèdent ainsi au monde réel. L'auteur décrit ce mouvement comme suit : «Dans sa dimension pragmatique l'artefact de fiction induit un retour à la réalité dont il dépend et, notamment dans l'aspect modelant auquel les Grecs anciens semblent avoir été si sensibles, il éclaire cette réalité en contribuant à la transformer.»

17. Il va de soi que le locuteur n'est pas forcément le porte-parole du poète historique Empédocle. Ce dernier peut très bien mettre en scène un *je* qui défend des positions auxquelles il ne consentirait que partiellement ou même pas du tout. Quant à l'identité de l'énonciateur, celui-ci a peut-être été incarné par le poète lui-même, mais toute autre personne pouvait et peut évidemment actualiser les vers. Sur ce point, cf. FORD 1988, 301.

18. Je me réfère à D. L. 8.63 (= DK fr. A 1) et à Ath. 14.620d. Voir à ce propos OBBINK 1993, 56 n. 15 ; HERINGTON 1985, 171.

19. A propos du contexte archéologique dans lequel le papyrus aurait été découvert, cf. MARTIN/PRIMAVESI 1999, 27 sq.

la première performance des vers. Si la scène à Olympie ressemble, en ce qui concerne le contexte de la performance orale, à l'enseignement mis en scène, elle en diverge néanmoins à plusieurs égards, notamment par l'identité du rhapsode Cléomène qui incarnait alors un *je* appelé Empédocle. La multitude des instances allocutées réunies dans le corpus d'Empédocle exclut à elle seule en effet un recoupement total entre les figures auxquelles s'adresse le *je/nous* et un quelconque public historique²⁰.

Il serait cependant tout aussi erroné de penser que l'expérience du public antique était entièrement indépendante du modèle fictionnel exposé dans les vers. De nombreuses études ont démontré que, lors de la réception d'un texte, même s'il s'agit d'un texte grec antique, les auditeurs ont tendance à assimiler le locuteur à l'énonciateur et à s'identifier eux-mêmes avec le public mis en scène dans le texte. Ils calquent ainsi la situation historique sur celle que, sous forme d'événement fictionnel, les paroles en communication leur soumettent²¹. A l'intérieur des énoncés énonciatifs, ce sont notamment des déictiques personnels ou spatio-temporels qui nous invitent en tant que public à effectuer ce genre de glissements énonciatifs, de passages entre la situation fictionnelle et la situation vécue²². Lorsque à l'intérieur de mon commentaire je présuppose que le public effectue un tel glissement énonciatif entre les situations de communication fictionnelle et « réelle », je parle de « locuteur-énonciateur » ou de « *je*-énonciateur » d'une part et d'« allocuté-énonciataire » ou de « *tu*-énonciataire » de l'autre.

20. En ce qui concerne la diversité des allocutés, cf. OBBINK 1993, 58 *sq.* Notons encore que la différence entre le nombre des énonciateurs, des énonciataires, des protagonistes mis en scène et le nombre de ceux qui « réellement » remplissaient ces rôles n'a rien de surprenant pour les textes grecs anciens. Le même phénomène apparaît clairement dans la poésie chorale ou dans les parties chorales des tragédies dont nous savons qu'un groupe de plusieurs interprètes « incarnait » le *je* locuteur. Cf. à ce propos CALAME 1999, 131 et n. 11.

21. Cf. CALAME 1987, 8 et, à propos de la poésie didactique antique, KONSTAN 1993, 12 : « *Beyond these two personae implicit in the didactic text, there is also the generalised audience of the readers, who may themselves be independently projected by the text or else identified to a greater or lesser extent with the personal addressee.* »

22. Cf. sur ce point BERTRAND (1985, 31 *sq.*), qui décrit le glissement énonciatif comme un passage de la référentialisation (renvois qui assurent la cohérence à l'intérieur d'un discours) à la référenciation (renvois du discours au monde naturel). A sa suite, CALAME (2000a) propose une étude plus particulièrement consacrée à la poésie grecque ancienne. Quant à la nature des déictiques, cf. BENVENISTE 1966, 251 *sq.* et 1974, 74 *sq.* Entre ses deux publications, l'auteur élargit l'éventail des marques énonciatives, un effort qui influencera également les travaux publiés à sa suite. Sur l'histoire de cette évolution, cf. KERBRAT-ORECCHIONI 1980, 68 *sq.*

En résumé, voici donc la terminologie que je propose :

| ENSEIGNEMENT FICTIONNEL | ENSEIGNEMENT « RÉEL » |
|-------------------------|--|
| – locuteur/ <i>je</i> | – énonciateur/rhapsode |
| – allocuté/ <i>tu</i> | – énonciataire/public (auditeur/lecteur) |

| ENSEIGNEMENT « RÉEL » AVEC GLISSEMENT ÉNONCIATIF |
|--|
| – locuteur-énonciateur/ <i>je</i> -énonciateur |
| – allocuté-énonciataire/ <i>tu</i> -énonciataire |

Vu le soin avec lequel la situation de communication fictionnelle est représentée dans le corpus d'Empédocle, il est à mon avis légitime d'admettre que le public peut facilement reconnaître sa propre situation dans celle que le texte décrit. Toutes les hypothèses que j'avancerai au sujet de l'expérience « réelle » du public présupposent donc que ce glissement entre les situations fictionnelle et vécue, dans le cadre d'une communication orale en tout cas, se produit régulièrement.

Comme conclusion à ces remarques introductives, voici encore quelques indications pratiques : en ce qui concerne la citation des fragments d'Empédocle, de leurs sources ainsi que de leur traduction, je me réfère toujours aux éditions de J. Bollack (1969a et 2003)²³. A propos de la désignation de fragments particuliers, je renvoie constamment en premier à la numérotation la plus usuelle, celle de H. Diels et W. Kranz (1951). Mais si le passage figure aussi dans le volume de J. Bollack (1969a), j'ajoute le numéro correspondant, étant donné que je reproduis son texte et sa traduction. De plus, comme dans son édition des *Purifications* J. Bollack (2003) reprend la numérotation de H. Diels et W. Kranz (1951), les passages cités selon cette édition ne portent qu'un seul numéro.

Finalement, lorsque je cite des textes grecs qui n'appartiennent pas au corpus d'Empédocle, je m'en tiens aux éditions et aux traductions indiquées dans la bibliographie sous le chiffre II. Quant aux revues citées dans la bibliographie, je suis les abréviations proposées par l'*Année philologique*. Le volume de Simon Trépanier ne m'est parvenu qu'au dernier moment avant la publication du livre. Je n'ai donc malheureusement pas pu l'insérer dans mon texte²⁴.

23. Pour mettre en évidence mes interprétations, je me suis permis d'introduire ponctuellement de légères modifications à la traduction proposée par l'auteur.

24. Cf. TRÉPANIÉ 2004.